

## FERRÉ à l'Olympia

### La fraternité retrouvée

Léo Ferré est de retour à l'Olympia. Avec cette voix toujours aussi familière qui monte du « tumulte des bas-fonds », qui claque comme un coup de fouet et épouse fiévreusement les pulsions de la vie. Avec cette fraternité qui est un peu l'inspiration première d'un poète dont l'aventure sans pareille continue superbement à soixante-huit années déclarées avec orgueil.

Ferré ne change pas ou plutôt ne se courbe pas. Il est là, terriblement présent, très proche, auréolé de cheveux blancs, s'accompagnant au piano ou d'une bande magnétique. Il est là comme une mer sauvage réinventant les murmures et les fracas, lançant un appel à vivre, à attraper sa liberté. Il se raconte, parle de nous-mêmes, de la solitude profonde, d'une « bribe de bonheur dans l'irrévérence et dans l'absolu des battements du cœur », de la folie, porteuse de mort et de vie rencontrée de temps

à autre et avec laquelle il a déjà couché, de Jean-Roger Caussimon, l'ami complice avec qui il a écrit « Comme à Ostende, M. William » et avec lequel il prépare un prochain album de chansons, de Baudelaire qu'il associe à la mer et d'Apollinaire, autre frère en poésie et en solitude.

Ferré exilé en terre toscane, retrouvé au hasard d'une ville, et aujourd'hui à Paris, plus que jamais riche de son énergie, nous régénère une fois encore avec ses débordements de mots, ses longs cris, son immense tendresse pour l'homme empêtré dans des habitudes et dans des misères.

Les vieilles chansons (*Thank you, Satan ; Pépée ; Madame la misère ; T'es rock coco ; la Vie moderne*) se mêlent aux plus récentes dans un récital de deux heures quarante sans entracte.

C. F.

★ L'Olympia, 20 h 30.